

Maupassant, chroniqueur par défaut

Henri MITTERAND*

J'ai conscience que mon titre peut paraître insolent pour la mémoire de Maupassant. Chroniqueur par défaut... Quoi ? Parce que qu'il ne savait pas faire autre chose ? Parce qu'il était trop occupé par ses fonctions d'employé de ministère pour trouver le temps et le courage de se tourner vers les grands genres, tels que le roman ou le théâtre ? Parce qu'il n'a pas su refuser des propositions qui le détournaient de la composition proprement littéraire ? La contemporanéité de sa carrière de chroniqueur et de sa carrière de romancier et de conteur-nouvelliste réfute ces hypothèses. Il faut donc justifier ce titre par d'autres considérations. Je veux simplement proposer trois séries d'observations, et les commenter par ce qu'on sait de la vie de Maupassant – et Marlo Johnston, par sa biographie, a enrichi considérablement notre savoir sur ce point –, par ce qu'on sait aussi de la relation, faite d'analogies et de différences, entre son œuvre de chroniqueur du monde réel et son œuvre de créateur de fictions, brèves ou étendues.

Mon premier point touche aux conditions d'existence d'un jeune écrivain sans fortune, mais non tout à fait sans appuis, dans la seconde moitié du 19^e siècle. Tout juste bachelier, et après une première année de droit et une année de mobilisation militaire, Maupassant n'a pas eu d'autre ressource que de poser sa candidature à un emploi de la fonction publique.

Le voilà, à l'automne de 1872, à 22 ans, après un stage sans rémunération, « surnuméraire » au ministère de la Marine. Il restera au service de l'État pendant près de dix ans, à la Marine d'abord, puis, sur les recommandations de Flaubert, à l'Instruction publique. Du début à la fin aux plus bas niveaux de la rémunération : 125 francs mensuels en 1872, 170 francs six ans plus tard, 200 francs à partir de son changement de ministère – à quoi s'ajoutent, cependant, 110 francs mensuels de pension paternelle. C'est pire que la gêne : la pauvreté, tout court, avec les humiliations des dettes et des emprunts. Rappelons que Zola, débutant chez Hachette, en 1862, à cent francs par mois, assurait à Cézanne que c'était là le minimum de survie absolu...

* *Professeur émérite, Paris III, Sorbonne Nouvelle et Columbia University (New York)*